

Un autre vers

Mesamarat al-Gayb, 18 janvier 1948

Voici un autre vers que des générations d'écoliers ont appris par cœur — un vers auquel nul ne peut échapper, ni trouver aucun moyen d'éviter de l'apprendre — et qu'ils oublient donc, ou tentent d'oublier, en avançant quelque peu en âge, car il leur rappelle l'école, les ramène aux leçons de grammaire, et fait resurgir devant eux diverses images de maîtres, les uns en turban, les autres en tarbouche, les uns aux vêtements étroits, les autres amples, les uns parlant sur ce ton affecté et pédant des raffinés, les autres sur ce ton rigide des conservateurs austères — des maîtres qui analysaient, et enseignaient à leurs élèves comment analyser, ce vers du poète :

Puisse la jeunesse revenir un jour, que je lui dise ce que la vieillesse a fait.

Je ne pense pas qu'il existe un seul Égyptien sachant lire et écrire, passé par une école primaire publique ou privée, qui puisse prétendre n'avoir jamais rencontré ce vers au cours de ses études, n'avoir jamais peiné à l'apprendre par cœur, à le réciter, et à l'analyser — car il fait partie de ces vers classiques de grammaire élémentaire que les maîtres récitent à leurs élèves comme modèle et preuve que le verbe au présent se met au subjonctif lorsqu'il est joint au « fa » de causalité après l'une des particules du souhait ou de l'espérance. Dans notre propre enfance, nous peinions sur ce vers, et sur d'autres semblables, lorsque nos maîtres prétendaient qu'un « an » implicite se cachait entre le verbe et le « fa », un « an » qui ne pouvait jamais apparaître ouvertement. Certains d'entre nous se demandaient : qu'est-ce donc qui l'empêche d'apparaître ? D'autres, parmi nous, suivaient, sur cette question de sous-entendu et de dissimulation, des voies diverses, cherchant toutes sortes d'explications différentes — mais aucun de nous, en tout cas, ne comprenait vraiment. Et pourtant, ce vers lui-même continuait de nous plaire et de nous satisfaire, car il restait proche de notre compréhension, facile à notre goût ; nous ne trouvions, ni dans ses mots ni dans son sens, aucune difficulté ni aucun effort ; nous l'apprenions sans peine, le récitons sans la moindre contrainte, et le comprenions sans la moindre difficulté — tout en restant parfaitement incapables de saisir ce que nos maîtres nous disaient sans cesse au sujet de ce « an » caché, dissimulé entre le « fa » et le verbe, si résolu, ou si incapable, de jamais se montrer.

Je ne pense pas non plus qu'une personne instruite, passée par l'école primaire, puisse se rappeler ce vers sans qu'un léger sourire fugace n'effleure ses lèvres — se souvenant, comme elle le fait, de la peine des maîtres à l'expliquer, de la peine des élèves à le comprendre, et de la détresse partagée des uns et des autres devant cette particule cachée et dissimulée, cachée et dissimulée sans aucune raison véritable.

Beaucoup de gens, en avançant en âge, trouvant véritablement pénible la vie de l'âge mûr et de la vieillesse, atteints par cette faiblesse physique et morale qui se dresse entre eux et les espoirs et les plaisirs de la jeunesse, ne conservent de ces espoirs et de ces plaisirs que des souvenirs divers — mais douloureux, suscitant dans leur cœur une véritable angoisse pour ce qui est passé, un véritable désespoir pour ce qui est à venir, et un véritable regret de ne plus pouvoir faire face à ce qu'ils ont déjà laissé derrière eux, ni reprendre les espoirs et les plaisirs déjà écoulés, sans qu'il ne reste aucun moyen de les rattraper.

Ils parlent de la façon dont ils se sont autrefois comportés dans tel ou tel moment de joie, de gaieté et de vigueur, désormais incapables de se comporter de nouveau ainsi, de se retrouver dans un tel moment, de caresser un espoir, de savourer un plaisir, ou de tenter le moindre élan de vigueur — retenus par l'âge lui-même, empêchés de tout cela par la faiblesse — et ils ne peuvent donc que se souvenir, réfléchir, et s'affliger sur eux-mêmes, disant, sur ce même ton misérable et désespéré :

Puisse la jeunesse revenir un jour, que je lui dise ce que la vieillesse a fait
!

Et ils demeurent certains, dans un chagrin proche du désespoir, ou un désespoir proche du chagrin, que la jeunesse ne reviendra jamais, en aucun jour à venir, et qu'ils ne pourront jamais lui dire, si peu ou tant que ce soit, ce que la vieillesse leur a fait. Combien de fois souhaiteraient-ils que la jeunesse, ou l'enfance, leur revienne — pour se retrouver assis, une fois encore, dans leurs salles de classe du primaire ou du secondaire, attentifs à leur maître, ou peut-être l'ignorant, tandis qu'il leur explique le sens du souhait et de l'espérance, leur explique le « fa » de causalité et le « wa » de concomitance, et leur indique la place de ce même « an » caché et dissimulé — un « an » qui ne peut, ni ne devrait, jamais apparaître, ni en vers ni en prose, la grammaire l'ayant condamné à se dissimuler dans la plus grande pudeur, son existence simplement supposée, ou tenue pour certaine, sans que l'œil ne la voie jamais à la lecture, sans que l'oreille ne la perçoive jamais à l'écoute, sans que la langue ne la prononce jamais à la récitation. Il a été condamné à être

présent tout en étant absent, et absent tout en étant présent — plus dissimulé, plus pudique encore, que la bien-aimée de Bachar, dont il disait :

Elle détourna une joue, puis en dévoila une autre, puis se rephia, comme un souffle qui reflue.

Mais je me souviens de ce vers, et le rappelle à ceux qui l'ont appris par cœur, puis oublié, et qui voudraient y revenir, ou le voir leur revenir, pour un sens auquel son propre auteur n'a jamais songé en le composant, auquel n'a jamais songé aucun de ses lecteurs ou de ceux qui l'ont récité, auquel n'a jamais songé le maître en l'expliquant, ni l'élève peinant à l'interpréter et à en rendre compte — à savoir le sens du remords.

Le remords — non pour les plaisirs matériels ou spirituels de la jeunesse qui se sont écoulés, non pour les espoirs et les desseins qui se sont perdus, non pour ce déclin qui frappe l'âge mûr et la vieillesse à mesure que les années avancent, les laissant incapables de ce qu'ils pouvaient autrefois accomplir, au temps où ils affrontaient la vie en lui souriant, et où la vie leur souriait en retour — mais le remords, plutôt, pour des espoirs qui se sont réalisés et qui n'auraient jamais dû se réaliser, pour des desseins accomplis qui n'auraient jamais dû l'être, pour des gains obtenus qui n'auraient jamais dû l'être. Car dans la réalisation de ces espoirs réside un véritable amoindrissement de leur propre être ; dans l'accomplissement de ces desseins réside un véritable rabaissement de leur propre rang, tant à leurs propres yeux qu'aux yeux d'autrui ; et dans l'obtention de ces gains réside un tort véritable — un tort qui les frappe eux-mêmes, et qui frappe leurs propres concitoyens dans leur propre patrie — car, en réalisant ces espoirs, en accomplissant ces desseins, et en obtenant ces gains, ils ont franchi des pas décisifs, sans retour possible, et sans nul moyen de réparer les torts et les fautes qui en ont depuis découlé.

Considérez ce jeune homme qui fut, dans sa propre jeunesse, une braise ardente, satisfait de rien, content de rien, éternellement indigné, éternellement ambitieux, toujours tourné vers l'avant, tenant en mépris tout ce qui l'entourait, choses et gens. Il voyait les vieillards et les hommes mûrs s'être contentés de peu, satisfaits de ce qu'aucun homme véritablement honorable ne devrait accepter, à l'aise avec ce dont aucun homme de fierté et de dignité ne devrait s'accommoder — aussi se dressa-t-il contre les vieillards et les hommes mûrs, avide de tout renouveler, de se hisser, lui-même et sa propre patrie, vers des sommets d'honneur, de dignité et d'indépendance que les générations passées

n'avaient jamais su atteindre.

C'est pourquoi il fut aussi franc que la franchise peut l'être dans sa propre querelle contre l'ancien ordre, et dans son propre rejet du présent qui l'entourait ; aussi véhément que la véhémence peut l'être dans sa propre exigence de renouveau et de changement. Il n'était pas satisfait de la politique, car elle demeurait stagnante et éteinte ; il n'était pas satisfait de la culture, car elle demeurait dormante et figée ; il n'était pas satisfait de l'ordre social, car il était injuste et oppressif. Il ne trouvait la paix que si la politique rompait avec sa propre léthargie et sa propre stagnation, devenait véritablement active, garantissait aux citoyens leur propre liberté dans leur propre patrie, leur garantissait leur propre liberté face à l'occupant étranger, et les poussait, par cette liberté, à s'efforcer et à travailler sans faiblesse ni manquement, de sorte qu'à peine atteignaient-ils un rang qu'ils en recherchaient un plus élevé encore. Il n'était pas non plus satisfait de la culture, tant qu'elle ne rompait pas avec sa propre torpeur et sa propre rigidité, tant que les cœurs et les esprits n'étaient pas emplis de savoir et de littérature, après avoir été emplis d'ignorance, d'insouciance, de lourdeur et de stupeur.

Il ne faisait pas non plus confiance à l'ordre social, tant que la réforme n'en touchait pas tous les aspects, afin que la terre soit emplie de justice, tout comme elle avait été emplie d'injustice ; afin que l'affamé soit nourri, le déshabillé vêtu, le malade guéri. Telle une braise ardente et flamboyante, il s'irritait d'une politique stagnante, d'une culture figée, et d'un ordre social injuste, et voulait que tout, autour de lui, change. Et le voici maintenant ministre, ou quelque chose d'approchant, ayant acquis pour lui-même la fortune, la position et le rang qui le satisfont — lui dont on avait pourtant présumé qu'il ne serait jamais satisfait ; devenu riche — lui dont on avait présumé qu'il ne s'enrichirait jamais ; devenu content — lui dont on avait présumé qu'il ne serait jamais content.

Le voici désormais satisfait de la politique, quelle que soit sa propre part de stagnation, et même véritablement désireux de la voir s'enfoncer toujours plus profondément dans cette même stagnation, car toute activité réelle lui nuirait, sans jamais lui profiter. Il est satisfait de la culture, quelle que soit sa propre part de torpeur, et même véritablement désireux de la voir s'enfoncer toujours plus profondément dans cette même torpeur, car tout embrasement réel de sa braise ne ferait que le blesser, jamais lui plaire. Il est satisfait de l'ordre social, même si les gens qui l'entourent tombent, mourant de faim et de misère, comme les papillons de nuit tombent dans le feu, tout à fait indifférent à ce que le

feu de la réforme le touche jamais, d'où que ce soit, car toute évolution réelle de l'ordre social vers la justice le priverait précisément de ce qu'il désire — l'accumulation de richesse sur richesse, de fortune entassée sur fortune. Et soyez-en certain : il ne récite pas, ne souhaite pas réciter, ne souhaite même pas entendre ce vers :

Puisse la jeunesse revenir un jour, que je lui dise ce que la vieillesse a fait
!

Car il redoute véritablement que, si la jeunesse lui revenait, elle ne lui adresse le reproche le plus dur, le plus affreux qui soit, exposant la contradiction entre sa première vie et sa dernière d'une manière qui lui ôterait le sommeil, et empoisonnerait entièrement son existence. Et que voudriez-vous donc qu'il confie à la jeunesse, si elle lui revenait ? Qu'il aimait jadis la liberté, et préfère désormais la tyrannie ? Qu'il aimait jadis la culture, et aime désormais l'ignorance à sa place ? Qu'il aimait jadis la justice, et lui préfère désormais l'injustice ?

Et considérez aussi cet autre jeune homme, qui ne se souciait ni de politique, ni de culture, ni de justice, car il ne songeait nullement aux affaires publiques — tout entier tourné, au contraire, vers le savoir pour le savoir, l'art pour l'art, la littérature pour la littérature, ne se souciant que de s'immerger toujours davantage dans la connaissance, et de produire, un jour, quelque chose d'utile aux hommes, quelque chose satisfaisant son propre besoin de créer. Puis, un jour, il lève les yeux, et découvre que les circonstances de la vie l'ont poussé vers quelque poste, quelque fonction publique, dressant entre lui-même et le savoir, l'art et la littérature, d'épais rideaux, sans aucun moyen de les lever, ni d'en percer le mystère. Que voudriez-vous donc qu'il avoue à la jeunesse, si elle lui revenait ? Voudriez-vous qu'il avoue préférer désormais l'ignorance au savoir, la grossièreté du goût à sa propre délicatesse, la médiocrité du caractère à sa propre pureté — parce que les postes, les fonctions et l'argent n'aiment guère les esprits savants, les goûts délicats, ou les caractères purs ?

J'aurais aimé que Dieu lançât, contre un certain groupe de ces vieillards, un groupe de ces voix mêmes dont parlent les vieilles légendes — de sorte qu'aucun de ces vieillards, qu'il s'endorme, qu'il se réveille, qu'il travaille, ou qu'il paresse, ne puisse jamais le faire sans entendre cette même voix lui murmurer à l'oreille, d'un ton atteignant les tréfonds de son âme, la secouant tout entière, et l'emplissant de chagrin et de remords :

Puisse la jeunesse revenir un jour, que je lui dise ce que la vieillesse a fait
!